lesoirculture@lesoirdalgerie.com

À PROPOS DES SOUPÇONS DE PLAGIAT COLPORTÉS À SON ÉGARD PAR DES INTERNAUTES

Yasmina Khadra dément et accuse : «C'est une rumeur qui est partie du ministère de la Culture»

Le public est venu en grand nombre, dans l'après-midi de jeudi dernier à la librairie multilivres-Chikh de Tizi-Ouzou.

L'invité du jour était Yasmina Khadra venu pour la dédicace de son dernier roman, *Les Anges meurent aussi de nos blessures.* Modérés par le désormais ex-secrétaire général du HCA qui est, également, romancier et auteur de nombreux essais, les débats étaient passionnants et passionnés, en raison de la qualité et de la notoriété de l'invité du jour qui a été interrogé par le public sur sa double actualité, politique en tant que candidat aux présidentielles et de romancier. Disons-le, tout de go, l'auteur ne craint pas les mélanges, les succès et la notoriété littéraires de Yasmina Khadra sont convoqués au soutien de l'ambition politique et les rêves de conquêtes du fauteuil présidentiel par Mohamed Moulshoul. D'où, peut-être, ces accents d'utopie et d'angélisme du propos qui incline quelque peu à de la naïveté qui caractérise le discours politique du candidat pour qui la notoriété d'écrivain mondialement connu, reconnu, plébiscité par les grands journaux du monde comme étant parmi les cinq premiers écrivains du monde, quelques références à ses origines plébéiennes, son passé d'ex-officier de l'armée et à son passage risqué dans les maquis traquant les terroristes durant les années 1990 sont entre autres nombreuses références et motifs de fierté, méritoire qu'on se le dise, présentés comme viatique et des arguments pour façonner le marketing électoral. Sous les habits neufs du candidat aux élections présidentielles, se cache l'honnête homme. Reste à savoir si cette notion chère aux humanistes du siècle des lumières qui n'avaient que la pensée et l'utopie pour changer le monde suffira à notre «talentueux et brillantissime écrivain», selon les mots de Youcef Merrahi qui a fait une présentation élogieuse de l'auteur de *Ce que le jour doit à la nuit* de relever le défi et de tenir la dragée haute à ceux qui, d'après lui, ne jurent que par son anéantissement. «Ces lobbies puissants» comme il les nomme et qui peuplent le cercle de ses détracteurs, ceux-là mêmes qui l'accusent d'avoir plagié *Les Amants de Padovani,* le roman de Youcef Driss. Interrogé par *le Soir d'Algérie* sur les raisons de son silence sur ces assertions colportées par le bouche-à-l'oreille après avoir été longuement propagées sur les réseaux sociaux, Yasmina Khadra commencera par dire que «tout ce qui se dit ça et là ne m'intéresse pas, la différence entre les deux livres est comme le jour et la nuit. Tant que ce n'est pas écrit sur Le *Monde,* le *New York Times,* ça ne m'intéresse pas», dira Y. Khadra qui ne se lasse pas de répéter que le fait d'être classé par ces journées de référence sur le plan mondial parmi les cinq meilleurs écrivains dans le monde suffit à son bonheur et le

Photo : DR

lave de tout soupçon. Des soupçons qu'il attribue à de la jalousie. «Le meurtre original de l'humanité est dû à la jalousie ; là où vous êtes encensés, d'autres vous enfument», dira-t-il accusant des cercles en Algérie d'avoir aigri sa notoriété et de vouloir le salir. Pour lui, la source de la rumeur est connue. «Il faut revenir à une chose essentielle, la rumeur est partie du ministère de la Culture», finira par lâcher Yasmina Khadra dont la vente-dédicace a eu un franc succès, il a même eu droit à une véritable bousculade du public dont beaucoup ont dû patienter pour avoir la précieuse signature de l'auteur qu'ils viennent d'acheter.

S. Aït Mébarek

LA FÊTE OU LA SOIF D'EXISTER

Dr Rachid MESSAOUDI
messaoudirachid@hotmail.com

Cela commence par un bruit de fond qui prend de l'élan comme s'il devait atteindre sa fin de course. Les oreilles sont tendues, les esprits s'animent, la chaleur s'insinue sous la peau. Dans une atmosphère se conjuguant au masculin pluriel en effusion. Je me nomme la fête et ne suis plus qu'un soir d'été puisque les autres saisons peuvent me convenir. Mais l'été me donne assurément plus de cachet.

Les regards se croisent et se font des accolades. Les plus futés des convives recherchent une probable victime à mettre à l'épreuve pour ses qualités de déhanchement ou pour sa gaucherie offrant l'occasion d'une hilarité candide des amis.

La musique va crescendo. Du «goubahi» ou du «bourdjila», elle s'achemine vers le «berrouali». C'est la fin de la «refda», déploiement d'une série de chansons entrecoupée de pauses pendant la soirée. Les premières «doummates» annoncent le début d'une apothéose. La danse dite «Heddi» comme pour signifier «el hedda», le fait de surgir, de se mettre en scène, chacun avec ses particularités, s'annonce.

C'est l'instant où la timidité enchaîne, menottant la liberté, la pudeur se jetant comme une camisole. Le danseur voudrait bien se trémousser mais il attend que des plus audacieux s'y aventurent en premier.

La piste est une clairière, ceinturée par des chaises volontiers pliantes, qui attend d'être peuplée. Une forêt de silhouettes se dresse alors avec des longilignes, des trapus, des vieux, des jeunes. Des «arrakiates», des casquettes retournées, des coiffures piquées, des chauves, des toisons à un centimètre, des cheveux en bataille entrent en communion. Des générations se superposent. Les plus âgés ont le geste mesuré et discret, seuls quelques mouvements de hanches assortis de trémulations de membres supérieurs suffisent à donner à la danse un profil des plus élégants, déroulant le passé et ses parfums de nostalgie. Ils ne s'attardent pas. Et puis de tendres défis sont lancés. L'un invitant l'autre à l'accompagner dans la danse en convoquant une chorégraphie hautaine. Des coups de cornes de bélier pour provoquer des applaudissements comme dans une arène. La clairière est piétinée pour soulever une poussière témoin d'acharnements pathétiques. Certains se sont fait supplier pour participer à la danse, prétextant la présence d'un parent très respecté ou livrant d'autres mensonges mais ils finissent par succomber. On ménage un espace pour les danseurs particuliers. Les applaudissements couvrent la musique.

Les râblés et les profils sphériques font des pirouettes et des cercles concentriques comme des toupies. Les maigres se contentent de quelques vibrations sur des droitures de l'échine et le regard haut. Les plus jeunes, plus excentriques, mettent du hip-hop et du raï en levant les bras et en pointant les index au ciel comme pour prévenir le sort. D'autres encore osent des chaloupes dans un balancement de berceuses. Anciens dockers et autres amoureux de la mer.

Au coin, une nuée d'adolescents allument des fumigènes pour recomposer l'ambiance du stade en mémoire d'un match raté. Exubérance d'une jeunesse en quête d'étanchement de sa soif multiforme. C'est comme une plaidoirie sociale pour défendre ce besoin de fête.

L'orchestre en convulsion s'échine à trouver des mélodies de plus en plus entraînantes. Une irruption de sonorités berbères, d'El Harrachi ou encore de «askar zouaves» de «come on bye bye» pour nourrir le rythme. Les danseurs ont encore envie de perdurer dans l'extase. La «derbouka, maîtresse de céans, tend sa peau sous les doigts chauffés. Le «mandole» vibre. Le banjo prend ses libertés. Le cliquetis des cymbales du tar se fraye son chemin.

Le panier du henné avec ses longues bougies torsadées se vautrant sur une pièce de satin, porté par un proche, avance. Le marié, tête baissée sous la capuche du burnous, fait ses derniers pas de célibat. Des colliers de jasmin ou de «fell», son cousin d'Arabie avec quelques belles de jour, «nouar laâchyia» pendaient au cou des privilégiés de la fête. Mais ça, c'était avant. Ce petit cortège aurait bu de ses narines les effluves de «mesk ellil», le musc qui n'exhale que les soirs estivaux. Une personne âgée s'applique à lui badigeonner le creux de la main ou le pouce et l'index de henné. Et en conclusion, il écrase d'un pied le bocal en terre cuite vidé de son colorant pour souligner sa virilité.

Il y a quelques années encore, le futur circoncis, habillé majestueusement comme un petit prince et coiffé d'une chéchia, offrait sa tignasse à un coiffeur qui lui coupait les cheveux avec délicatesse. Le regard des adultes, chargé d'émotion, donnait un ton grave au cérémonial. Puis il se faisait accompagner par l'orchestre sous des airs flatteurs jusqu'à sa chambre où aura lieu la dernière averse de billets.

Des femmes, cachées, aiguisent leurs gorges pour déployer les youyous aux timbres mêlés. Cris étouffés de vieilles dames, appels stridents plus prolongés exhalant la jeunesse. On aura passé un micro pour qu'une poétesse de circonstance déclame quelques vers simples à l'honneur des amis du marié ou alors quelques mots demandant l'indulgence de celui qui coupera le lambeau du petit qui deviendra musulman par ce seul geste. Le tissu sera enterré dans un coin du jardin. Le mari a des yeux de gazelle quand il n'est pas le plus téméraire des lions. La mariée est parée de toutes les vertus de la pudeur car on ne se permet pas de vanter sa beauté, par pudeur.

Maintenant que le baroud manque, des policiers tirent en l'air quelques balles en guise de bravoure.

Autrefois, le «mazhar» et l'eau de Cologne Ramage ou Pompeïa sortaient du «mrach» pour asperger copieusement les invités en signe de gratitude. Une pluie de billets remplissait un panier qui roulait de place en place pour amortir les frais de la fête et offrir un peu d'argent au circoncis.

Le bourdonnement s'éteint, les chaises remuent. Congratulations et embrassades. La foule va se restaurer par devoir, pour la baraka. Mais c'est là que l'imagination freine. Un seul menu, standard comme si le temps n'avait pas avancé depuis plusieurs décennies. Les sempiternels chorba, «mteouem» et «l'ham lahlou». On pourrait faire différent. Le couscous ne trône plus, il a perdu de sa noblesse, lui, le porteur de baraka.

Comme dans un jeu de télé-réalité, chacun prend sa boîte de gâteaux, de préférence aux amandes. Certains se croyant séducteurs apportent par là une preuve de fidélité conjugale. Ces douceurs passeront au laboratoire féminin pour les commentaires élogieux ou médisants.

On ne peut que se féliciter de voir que les jeunes restent attachés à ces ambiances qui sont les nôtres. En espérant qu'ils y apporteront leurs touches dans une autre conception de la scène en changeant par exemple les couleurs des guirlandes. Nous ne sommes plus à l'époque de l'indépendance du pays.

R. M.

Actucult

FILMATHÈQUE MOHAMED-ZINET DE RIADH-EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Dimanche 26 janvier :
A 17h : Film *Blancanieves* de Pablo Berger.
A 19h : Film *Les vivants* de Barbara Albert.
Lundi 27 janvier :
A17h : Film *Palme* de Kristina Lindström et Maud Nycander.
A19h, Film *Halima's Path* d'Arsen Ostojic.
Mardi 28 janvier :
A 14h : Conférence «Le documentaire dans le monde arabe : perspectives et développements».
A 17h : Film *Barbaba* de Christian Petzold.
A 19h : Film : *La petite Venise* d'Andrea Segre – En présence du réalisateur.
Mercredi 29 janvier :
A 17h : Film *Kinshzsa Kids* de Marc Henri Wajnberg.
A 19h : Film *Opération Automne* de Bruno de Almeida – En présence d'un membre de l'équipe.
Jeudi 30 janvier :
A 17h : Film *Des escargots et des hommes* de Tudor Girugiu.
A 19h : Film *A.C.A.B. All cats are Brillant ?* de Constantina Voulgaris.
Vendredi 31 janvier :
A 14h : Courts métrages : *Le Hublot* d'Anis Djaad, Catharsis : *A Self* portrait d'Alia Ayman, *Quand ils dorment* de Maryam Touzani, *The Wall* d'Odette Makhlouf Mouarkech.
A 17h : Film *Les saveurs du palais/haute cuisine* de Christian Vincent. En présence de Mme Danièle Mazet-Delpeuch, cuisinière de François Mitterrand, qui a inspiré le film.
A19h : Film *La porte* d'István Szabó.
Samedi 1er février :
A 17h : Film *The color of the Chameleon* d'Emil Christov.
A 19h : Film Qaurtet de Dustin Hoffman.

FILMATHÈQUE MOHAMED-ZINET DE RIADH-EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Samedi 25 janvier :
A 14h : Courts métrages *L'île* d'Amin Sidi-Boumediène, *Bobby* de Mehdi M. Barsaoui, *Engagement Ring* de Taghreed Al-Azza, *Tiny Souls* de Dina Naser.
A 17h : Film *Le havre* d'Aki Kaurismäki.
A 19h : FilM *La tempêtre* de Ben Sombogaart.

SALLE IBN-ZEYDOUN DE RIADH-EL-FETH, EL MADANIA, ALGER :
Samedi 25 janvier à 17h30 : Concert de musique andalouse à l'occasion de la sortie du coffret de musique de l'association musicale Nassim El-Andalous d'Oran.

COMPLEXE CULTUREL ABDELWAHAB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Jusqu'au 31 janvier : Exposition d'arts plastiques «Arabesques, la décoration islamique et calligraphie», par l'artiste syrien Taoufik Allef.
Samedi 25 janvier à 14h : Mawahib Tipasa avec le groupe Tella (gnaoui), groupe Crystal (raï), groupe de danse Scorpion (break dance), Bilal Annou (chenoui), Bilal Beat Box et Ahlem Ourage (poésie).

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)
Samedi 25 janvier à15h : Mawahib 2014 avec le groupe Polymorphe, Hakim (chant), Inel (chant), Amine (humour), Samy R. (slam) et Lotgendair (rap).

LIBRAIRIE EL IJTIHAD (9, RUE HAMANI, ALGER)
Samedi 25 janvier à 14h30 : Ali Brahiti et Djelloul Boubir signeront leurs livres *Le régime foncier et domanial en Algérie* et *Comptabilité financière*, parus aux Editions ITCIS, 2013.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, ALGER)
Samedi 25 janvier à 14h30 : Mohamed Walid Grine signera son recueil de nouvelles *Les autres,* paru aux Editions Alpha.

GALERIE EL YASMINE (COOPÉRATIVE ENNADJAH, VILLA 107, DÉLY IBRAHIM, ALGER)
Du 23 au 26 janvier : Expo-vente d'œuvres d'art réalisées par les artistes syriens, venus de Malaisie, Nawara Zentah et Alaa Shasheet.

GALERIE ART 4 YOU (SACRÉ-CŒUR, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier : Exposition «Les Enigmes de la reine de Saba» par l'artiste Feriel Kouadria.

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier : Exposition collective de peinture par les artistes Souhila Belbahar, Valentina Ghanem Pavlovskaya, Nouredine Chegrane, Moussa Bourdine, Abderrahmane Chouane, Rachid Djemaï, Naïma Djoudi, Mimi El Mokhfi, Moncef Guita, Zohra Hachid Sellal, Salah Hioun, Mohamed Tahar Laraba, Saida Madi, Abdelghani Rahmani, Anissa Sabrina et Safia Zoulid.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 30 janvier : 5e Festival international d'art contemporain (FIAC). Trois expositions : «L'histoire des Palestiniens au Koweït», «Because of Algiers», photographies de l'Américain Charles Gaines Martin et «Niemeyer revisité» (photo) par l'Allemand Andreas Helmut Rost.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (ALGER)
Jusqu'au 31 janvier, de 10h à 18h : 6e Salon d'automne.

FESTIVAL LOCAL DES ARTS ET CULTURES POPULAIRES DE LA WILAYA DE MÉDÉA À TIZI-OUZOU DU 22 AU 26 JANVIER :
- A LA MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI-OUZOU
Dimanche 26 janvier, 14h30 : Spectacle de clôture animé par l'ensemble des troupes participantes au Festival de Médéa à Tizi-Ouzou
- AU THÉÂTRE RÉGIONAL KATEB-YACINE DE TIZI-OUZOU
Samedi 25 janvier à 10h : Spectacle de théâtre pour enfants avec la troupe El Badr.